

mais pas aussi vite que je le voudrais, hélas ! et nous devons tous deux prendre patience.

La jeune fille laissa échapper un long soupir.

—Georgette, reprit Paul, serez-vous patiente ?

—Oui, répondit-elle, mais ne soyez jamais trop longtemps sans venir à Montlhéry.

—Mon cœur m'y amènera.

—Mon bonheur sera de penser à vous constamment ; mais je sens bien que si je ne vous voyais pas, je serais malheureuse.

—Chère adorée !

—Je vous aime, Paul, oh ! oui, je vous aime ! Et je vous le dis, si je n'avais plus votre amour, je mourrais !

—Mon amour est à vous pour la vie, ma chérie ; faut-il vous répéter encore que vous serez ma femme aimée, adorée, et bientôt, je l'espère.

Elle le regarda avec une douceur infinie, ayant sur les lèvres un délicieux sourire.

Mais le sourire disparut et une sorte d'anxiété se prit sur son visage.

—Votre père, Paul, dit-elle timidement, consentira-t-il ?

—Qu'aucune crainte n'attriste votre pensée, ma chère Georgette, lorsque j'aurai parlé de vous à mon père et qu'il vous aura vue, il n'hésitera pas un instant à vous appeler sa fille.

Le sourire reparut sur les lèvres de Georgette, et elle présenta son front, sur lequel l'artiste mit un brûlant baiser.

Ils se levèrent.

—Paul, dit-elle avec un soupir, il faut nous quitter.

—Déjà ! fit-il.

—Le temps a passé vite, et je vais être grondée.

—Oh ! les misérables ! C'est demain, c'est ce soir que je voudrais pouvoir vous aire sortir de cette horrible maison.

Le jour viendra, murmura t-elle.

Le soleil se couchait ; déjà un vent plus frais agitait la cime des arbres, et les ombres du soir estompaient les collines et la vieille tour qui se dressait fièrement là bas, au dessus de la ville.

Paul accompagna Georgette jusqu'à l'entrée de la ruelle déserte.

—Ma chère Georgette, dit le jeune homme, je vous ai vue, c'est tout ce que je voulais ; je n'ai rien à faire à Montlhéry, je retourne à Paris.

—Oui, Paul, vous avez raison.

—A bientôt, dit Georgette.

—Oui, à bientôt, dit Paul.

Ils se quittèrent. Et pendant que la jeune fille grimpait la ruelle d'un pas pressé, le jeune homme, songeur, s'achemina lentement vers la gare. Tous deux avaient la joie au cœur et dans l'âme le rayonnement de l'espérance.

Georgette ne pensait plus aux belles promesses de l'homme inconnu. C'était oublié.

Paul ne l'avait pas trompée, Paul l'aimait comme elle éprouvait le besoin d'être aimée ; que lui importait le reste ?

Tout entière à son bonheur, à ses joies réelles, allait-elle s'arrêter à des pensées qui, après tout, ne pouvaient être qu'illusoire ? Bien certainement, ce n'était pas cela qui l'empêcherait jamais de dormir.

Elle rentra à l'aube ; cù l'attendait une grêle de paroles brutales et grossières. Elle n'y fit pas attention et eut l'air de ne pas entendre. Elle était forte, maintenant.

—C'est drôle, se disait Clarisse ; ce matin elle avait une figure d'enterrement et ce soir elle est toute rayonnante. Péronnelle, va, il faudra bien qu'un jour je te fasse flanquer à la porte.

XII.—LA MÈRE ET LE FILS

Assise à son bureau, la marchande à la toilette était occupée à faire des comptes ; mais la plume s'arrêta au milieu de ses calculs. Elle pensait à son fils et à Georgette, qui, à eux deux, absorbaient maintenant toutes ses pensées.

Elle se défiait et avec raison de Forestier, mais elle ne soupçonnait pas qu'il eût pu la tromper au sujet de la petite fille abandonnée à La Palud ; non, il ne lui avait pas menti, il est des choses que l'on n'invente pas ; elle était donc bien convaincue que Georgette, cette belle jeune fille si gracieuse, si distinguée, était la fille du marquis de Mimosa, dont elle avait le testament entre les mains.

Et Paul, son fils, aimait Georgette, et la jeune fille aimait son fils. Rien ne pouvait empêcher leur union ; ce n'était pas le sculpteur sur bois, assurément, qui y mettrait obstacle. Ainsi allait se réaliser le rêve ambitieux qu'elle avait fait pour Paul. En l'unissant à celle qu'il aimait, elle lui donnait en même temps la fortune, immense sans doute, de la famille de Mimosa.

Oh ! son fils, son cher fils ! Elle l'avait constamment devant les yeux, et sous l'influence de cette obsession, sa physionomie reflétait des émotions, des sentiments doux qui étonnaient chez cette femme, naguère encore, si complètement vénale et qui n'avait d'autre préoccupation que d'ajouter le gain du lendemain à celui du jour.

Elle avait des titres à l'affection de Paul, mais comme elle aurait voulu en avoir aussi à son estime et à son respect.

Hélas ! le passé, ce terrible passé qu'elle ne pouvait détruire, ni oublier elle-même, pesait sur elle et par moments l'écrasait.

Oh ! oui, elle était étrange cette femme, et il fallait qu'il y eût en elle quelque chose d'inconscient, puisque tout en regrettant ses erreurs, ses fautes, nous pourrions dire ses crimes, tout en enviant la sérénité de celles

qui n'avaient jamais failli, elle s'engageait encore dans les voies tortueuses.

Mais pour elle la fin justifiait les moyens, et elle voulait se persuader que tout lui était permis du moment qu'il s'agissait de l'avenir et du bonheur de son fils.

Soudain un rayon de joie illumina son visage : Paul, qu'elle attendait sans espérer qu'il viendrait encore ce jour-là, Paul venait d'entrer dans le magasin.

Elle quitta vivement son bureau, alla vers le jeune homme toute souriante et lui dit tout bas, pour ne pas être entendue d'Elisabeth :

—Viens, viens vite ?

Ils entrèrent dans le salon.

—Enfin ! s'écria t-elle.

Elle l'entoura de ses bras se l'embrassa en le serrant convulsivement contre sa poitrine.

—Vous m'avez attendu, ma mère, dit Paul ; mais il ne m'a pas été possible de venir plus tôt.

—Oh ! je ne t'accuse pas, va ; dans mon impatience de te revoir, je suis allée boulevard de Clichy, espérant te trouver à ton atelier ; la concierge de la maison m'a appris que tu n'étais pas venu travailler depuis plusieurs jours, que tu étais retenu auprès de ton père malade. Comment va-t-il ?

—Tout à fait bien aujourd'hui.

—Il a repris son travail ?

—Oui, ma mère.

—Paul, j'ai eu cette idée que je n'avais pas été étrangère à cette subite attaque...

Le jeune homme devint très rouge et resta silencieux.

—Ainsi, fit elle, je ne me suis pas trompée. Mon fils, mon cher enfant, pourquoi lui as-tu parlé de moi ?

—Il le fallait, ma mère.

—Tu vois ce qui en est résulté ; je t'avais pourtant bien prévenu.

—Oui, mais rien ne peut et ne pourra m'empêcher de faire ce que je dois.

La mère attira son fils sur le canapé et s'assit à côté de lui.

Je suis heureuse, bien heureuse, dit elle, de ce que tu veux tenter pour moi ; cela prouve combien tu m'aimes ; mais je souffrirais, beaucoup, vois tu si tu avais des chagrins à cause de moi. Je connais ton père, ses rancunes sont impitoyables, il ne comprendra jamais qu'il y a de la grandeur à imposer silence à son ressentiment, et que, souvent, il est doux de pardonner.

Attachant sur son fils un regard plein d'anxiété, elle reprit :

—Paul, que t'a-t-il dit de moi ?

—Rien qui puisse altérer mon affection pour vous, diminuer la tendresse que je dois à ma mère, répondit vivement le jeune homme ; de vous, je ne veux savoir qu'une chose, c'est que vous êtes ma mère et que vous m'aimez.

—Ah ! Paul, Paul, tu es un noble enfant ! s'exclama t-elle. Oh ! oui, mon fils, continua t-elle d'une voix où passait toute son âme, aime-moi bien ; que deviendrais-je si je n'avais plus ton affection et qu'est-ce que j'aurais à faire encore sur la terre ? Rien ne me rattacherait plus à la vie.

Elle lui prit la main qu'elle serra avec force.

Pais le tenant sous le feu ardent de ses prunelles :

—Ecoute, mon Paul, poursuivit elle, grâce à toi, une existence nouvelle a commencé pour moi ; en dehors de mon fils, plus rien ne m'intéresse ; par la pensée, je te suis partout et sans cesse je me demande : Que fait-il ? Si tu avais une douleur ou un chagrin, même secret, il me semble que je le sentirais en moi. Mais tu es heureux et tu le seras toujours. Est ce que tu es resté jusqu'à ce jour auprès de ton père ?

—Non, ma mère ; j'ai encore passé avec lui la journée de dimanche ; nous sommes allés à Passy, cù nous avons dîné.

Le front de Léonie s'assombrit subitement.

—Est-ce qu'on sait, chez Mme Villarceau, que Paul Lebrun a retrouvé sa mère ? demanda t-elle.

—Seul le docteur le sait, mais ne le dira à personne.

—Oui, qu'il se taise, cela vaut mieux ; on n'a pas besoin de connaître vos secrets. Paul, ton père ne t'a-t-il pas défendu de me revoir ?

—Non, ma mère. Mon père n'est pas aussi impitoyable que vous le croyez ; non seulement il ne m'a pas défendu de vous revoir, mais il m'a dit : On n'empêche pas un fils d'aimer sa mère,

—Ton père a dit cela !

—Oui, ma mère.

—Ah ! c'est bien, cela, oui, c'est bien !

Après un bout de silence elle reprit :

—Et hier, mon fils, qu'as-tu fait ? Tu es allé à ton atelier ?

—Le matin ; le soir je suis allé à la campagne.

—Pour affaire ?

—Oui, j'avais quelqu'un à voir.

—N'est ce pas à Montlhéry que tu es allé ?

Le jeune homme sursauta et regarda sa mère avec une sorte d'effarement.

—Allons, fit-elle, ayant sur les lèvres un sourire encourageant, ne sois pas étonné ; va, tu peux me parler d'elle.

—Ma mère ! s'écria t-il comment savez-vous ?...

—Que je l'aie appris d'une manière ou d'une autre autre, il importe peu, da moment que je sais...

—Mais...

—Oh ! tu vois bien que tu n'as rien à craindre de moi ; va, tu peux tout me dire, me parler d'elle à cœur ouvert ; en qui donc auras tu confiance, si ce n'est en moi qui t'aime et ferais tout au monde pour que tu eusses toutes les joies, tous les bonheurs de la vie ; et d'ailleurs, est-ce que tu dois cacher quelque chose à ta mère ?